

Le comte de Habsbourg

par

Friedrich von SCHILLER

Dans l'antique salle du château d'Aix-la-Chapelle, environné de tout l'éclat impérial, Rodolphe, le chef du Saint-Empire, présidait le festin du couronnement. Le comte palatin du Rhin apportait les mets, l'électeur de Bohême servait le vin pétillant ; tous les électeurs, au nombre de sept, se tenaient empressés autour du maître, prêts à remplir leur emploi : tel le chœur des étoiles fait cortège au soleil.

Le peuple se pressait, foule joyeuse, dans la haute galerie qui ceignait la salle ; les acclamations de la multitude mêlaient leur éclat au bruit des trompettes. Enfin, après une longue période de luttes funestes, ce long, ce triste interrègne a pris fin ! Il y a de nouveau un juge sur la terre. L'épée désormais ne frappera plus au hasard ; le faible n'aura plus à craindre ; le pacifique ne sera plus la proie du puissant.

L'empereur prend sa coupe d'or et, promenant autour de lui ses regards pleins de douceur :

– Brillante est cette fête, et magnifique le festin : mon cœur impérial en est ravi. Mais où donc est le chanteur, qui apporte avec lui la joie, qui de sa voix harmonieuse remplit l'âme d'émotion et l'élève vers Dieu par ses célestes leçons ? Le chanteur ! j'aimais, dès ma jeunesse, à l'entendre : empereur, je ne veux pas me priver de cette joie, m'exempter de ce devoir que, chevalier, je chéris toujours.

– Le voici, le chanteur !

Le cercle des princes s'ouvre devant lui, il s'avance, vêtu d'une longue robe. Autour de sa tête, que les années ont blanchie, ondoient les boucles d'argent de sa chevelure.

– Une douce harmonie dort dans les cordes de la lyre. Le chanteur célèbre les chastes amours ; il loue tout ce qui est grand, tout ce qui est bon ; il donne une voix aux désirs du cœur, aux pensées de l'âme. Mais, dites-moi, que puis-je chanter qui soit digne de l'empereur en ce jour solennel ?

– Ce n'est pas à moi de commander au chanteur, répond le royal convive en souriant, il est au service d'un maître plus élevé, il obéit à l'inspiration qui l'entraîne. Lorsque le vent d'orage passe à travers les airs, nul ne sait d'où il vient, où il souffle. Pareille à la source qui jaillit des profondeurs de la terre, ainsi la poésie du chanteur jaillit du fond de son âme, et elle éveille la troupe des secrètes pensées qui dormaient de leur sommeil mystérieux dans nos cœurs.

Le chanteur saisit d'une main fiévreuse les cordes de sa lyre, et d'une voix puissante, il commence.

« Un noble seigneur, à cheval, allait à la chasse ; il poursuivait le chamois léger. Son valet l'accompagnait, menant les chiens. Emporté par son cheval vigoureux, le seigneur arrive au bord d'une prairie. Le son d'une clochette, au loin, frappe son oreille : c'était un prêtre qui portait le corps du Sauveur. Devant, marchait le sacristain. Le seigneur découvre humblement sa tête et s'agenouille sur le sol : il rend un hommage plein de foi à Celui qui sauva l'humanité tout entière. Un ruisseau courait en grondant à travers la prairie ; la fonte des neiges avait grossi ses flots ; il se dressait comme une barrière devant le voyageur. Le Saint-Sacrement était là sur la rive ; le prêtre quitte aussitôt sa chaussure ; il se prépare à traverser le ruisseau. “Que fais-tu ?” demande le comte qui, tout étonné, le considère. “Seigneur, je me rends chez un homme qui se meurt et demande la céleste nourriture. Mais, en arrivant au ruisseau, je m'aperçois que, grossi par la fonte des neiges, il s'est changé en torrent. Il ne faut cependant pas que le mourant soit privé de recevoir le Sauveur qu'il appelle ; je vais, pieds nus, traverser les flots en toute hâte.” Le comte fait asseoir le prêtre sur sa noble monture, il lui met en main les riches brides, afin que, s'acquittant de son saint devoir, il aille porter au malade l'hôte divin

qu'il demande. Quant à lui, monté sur le cheval de son valet, il va se livrer au plaisir de la chasse. Le prêtre achève son voyage, et, dès le lendemain, le cœur plein de reconnaissance, il ramène au comte son cheval qu'il conduit modestement par la bride. "Dieu me garde de monter désormais pour la guerre et la chasse le cheval qui porta mon Créateur !" Ainsi répond humblement le comte. "Si vous ne pouvez l'employer à votre propre usage, qu'il reste consacré au service de Dieu, car moi je l'ai offert à Celui de qui je tiens, comme un prêt, l'honneur, les biens de ce monde et mon corps et mon sang, et mon âme et ma vie !" – "Daigne, dit le prêtre, daigne Dieu, dont la puissance est infinie, Dieu qui écoute la prière des faibles, daigne Dieu vous accorder partout la gloire, à vous qui lui rendez aujourd'hui cet hommage ! Vous êtes un comte puissant ; vos exploits ont illustré votre nom dans la Suisse tout entière ; chez vous, on voit briller sept filles toutes aimables. Oh ! puissiez-vous, s'écrie-t-il dans un moment d'inspiration, réunir sept couronnes dans votre maison, et votre gloire s'étendre jusqu'à vos derniers rejetons !" »

Le front penché, l'empereur réfléchissait, il rappelait de lointains souvenirs. Fixant alors ses yeux sur le visage du chanteur, il comprend le sens de ses paroles : il a reconnu les traits du prêtre ! Il baisse la tête, et cachant son visage, laisse couler sur son manteau de pourpre les larmes qu'il ne peut retenir. Tous les yeux sont fixés sur l'empereur ; tous reconnaissent le comte dont parlait le chanteur ; ils admirent les décrets divins.

SCHILLER, *Contes et ballades* rassemblés par Charles Simond
dans *Les plus grands écrivains de toutes les littératures*, s. d.

www.biblisem.net